Document generated on 05/23/2025 4:46 a.m.

Inter
Art actuel

Complices et néo-Indiens

Guy Sioui Durand

Number 104, Winter 2009–2010

Indiens
Indians
Indios

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62614ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sioui Durand, G. (2009). Complices et néo-Indiens. *Inter*, (104), 86–92.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

» ET SI NOUS ÉTIONS TOUS DES INDIENS ?

» COMPLICES ET NÉO-INDIENS

GUY SIOUI DURAND

Les Indiens sont partout, avons-nous insinué en partance de ce vol de l'Aigle. À l'atterrissage, une belle question se pose elle aussi : Et si nous étions tous des Indiens ? Si nous nous fiions aux anciens, il en irait des complices comme des néo-Indiens.

Les complices

Le grand peintre objibwé Norval Morrisseau, élevé par ses grands-parents chamans, a été l'un des rares artistes à rendre visibles par ses œuvres les passages chamaniques entre le monde des humains et celui des esprits. Surnommé « Copper Thunderbird » et souvent qualifié de « Riopelle » indien, le seul Indien d'Amérique du Nord invité à la fameuse exposition *Les magiciens de la terre* (1989) fit un jour la remarque suivante : « Mes peintures rappellent que nous sommes tous des Amérindiens. Quelque part au fond de tous les humains, nous sommes tous des Autochtones. Alors quand j'agis en ami avec vous, je cherche à vous offrir ce qu'il y a de mieux de mon amérindianité ; ce faisant, je sollicite cette part autochtone en vous tous qui nous lie ensemble à la vision sacrée des choses[1]. » Cette ouverture d'esprit, concordant par ailleurs avec la coutume iroquoienne de l'adoption[2], vint confirmer une intuition profonde qui n'a jamais quitté mes pensées sur le monde de l'art.

De mes débuts, à la fin des années soixante-dix, jusqu'à aujourd'hui, j'ai vécu une suite ininterrompue de complicités artistiques. Les artistes étaient non seulement de connivence avec l'imaginaire autochtone, mais avec nous, les Indiens réels ! Je me rappelle l'année 1982, alors que Richard Martel du Lieu, centre en art actuel, me fit complice de sa performance *Traité de la farine* à Kassel en Allemagne lors de l'« Atelier d'art politiquement engagé » en marge de la réputée *documenta*.

Aujourd'hui, lorsque je discute avec Armand Vaillancourt qui vient de fêter ses 80 ans, je me remémore sa constante solidarité depuis sa sculpture de bois brûlé *Justice aux Indiens* (1957). Peu connaissent son appui à l'American Indian

> Richard Martel, *Traité de la farine*, Kassel, Québec, Chicoutimi, 1982.

Notes

1 Norval Morrisseau, *Travels to the House of Invention*, Toronto, Key Porter Books, 1997, p. 46.

2 Jadis, les femmes de clans chez les Wendat et les Kanien'kehá : kas possédaient le pouvoir d'influer sur la vie des guerriers et même des Blancs faits prisonniers. En les adoptant, pour remplacer les membres du clan ou encore assurer la non-promiscuité, ceux-ci devenaient des Indiens. Ce sera le cas de tous ces enfants nés d'unions avec les coureurs des bois et élevés par les femmes indiennes en Indiens. De fait, les truchements (interprètes), les coureurs des bois et les commerçants adhérèrent aux valeurs et aux modes de vie amérindiens, ce qui donna naissance à la nation des Métis qui peupla les Prairies. Aujourd'hui, nombre de Canadiens et de Québécois recherchent, revendiquent ou évoquent leur filiation généalogique autochtone.

> Lise Labrie, *Le voyage*, événement *Espace blanc*, Rimouski, 2006. Photo : Lise Labrie.

> Armand Vaillancourt, sculpture-fontaine à l'Embarcadero Plaza de San Francisco, 1969-1971.

> Armand Vaillancourt, *Hommage aux Amérindiens,* mail Saint-Roch, Québec, 1992. Photo : François Bergeron.

> Armand Vaillancourt en soutien à l'événement *Présence autochtone*, Hochelaga-Montréal, 2008. Photo : courtoisie de l'artiste.

Movement, alors qu'il créait sa désormais célèbre sculpture-fontaine à l'Embarcadero Plaza de San Francisco (1969-1971). Sa série de sculptures-installations *Hommage aux Amérindiens* après la crise d'Oka (1990) devint la cause d'un retentissant procès lorsqu'elle fut détruite dans l'édifice qui devait devenir l'Usine C. Il y a encore sa sculpture environnementale gravée sur un rocher avec des Autochtones à Yellowknife et son encouragement année après année aux éditions de *Présence autochtone* dans Hochelaga-Montréal.

Je pense encore au grand artiste René Derouin qui, depuis ses périples chez les Indiens au Mexique jusqu'à ses *Jardins du Précambrien* dans les Laurentides, mentionne explicitement sa vision amérindienne du territoire. Il en va de même pour le sculpteur Pierre Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli. En 2003, il créait en duo avec le sculpteur innu d'Uashat (Sept-Îles) Christophe Fontaine une sculpture, un grand panache de caribou en aluminium stylisé aux motifs floraux de plantes de la Côte-Nord sous forme d'arche, commémorant la première alliance entre le grand chef innu Anadabijou et Champlain en 1603 à Pointe-aux-Allumettes près de Tadoussac. En 2008, en duo avec moi, Bourgault installa dans les eaux du bassin Louise, à l'Espace 400e, sa sculpture flottante *La grande croix de farine, ou ce que Champlain n'avait pas dit à Anadabijou*, rappelant les traités non respectés.

> Don Darby, *Boeuf musqué*, exposition *In Extremis*, Galerie Lacerte, Québec, 2009. Photo : Marie-Claude Quenneville.

Extraits de poèmes stratégiques pour les Indiens métropolitains de Bologne

SERGE PEY

36-
Que nous copions
le zigzag
de la mouche
et l'œil aiguisé
du vautour

Que l'excrément
et la charogne soient des alliés au
milieu des signes que nous envoie
l'ennemi

Que nous tracions des fausses pistes
dans le sommeil
de ses somnambules restés sans
mouvement au-dessus de nous

Que la fumée soit parfois plus
importante
que le feu

Que nous sachions tuer
celui qui dort
avec des Nord arrachés
aux oreilles de ses affirmations

Que la nuit dialectique
nous réserve la surprise
de son affirmation
même au milieu
de la fumée de sa négation

37-
Que l'avenir
dure longtemps
parmi le présent
de tous nos possibles

Que le passé dure longtemps
dans l'avenir
de nos impossibles

Que les jonctions
que nous opérons
soient celles de l'impossible
dans l'éternité anthropophage
de toutes les catégories
du possible

38-
Que nous portions
en nous la science
de l'intervalle
en choisissant la corde
qui trompe
la balançoire
au-dessus du ravin

Que pisser
dans un lac immobile
est une manière
de cordon
ombilical
qui retourne
les disparitions
du ravin

Que si on jette
une pierre dans le lac elle fera des
cercles jusqu'à nos pieds
comme si on jette
une pierre dans le cœur
d'un arbre elle fera
des cercles
jusqu'à nos mains

Que mesurer les cercles
de l'ennemi
c'est compter
ses espérances
qui se fêtent
jusqu'à nos espérances
qui fondent son désespoir

39-
Qu'on puisse s'habiller
de cerises de verre
sous les arbres
de verre
et de tomates
à fragmentation
dans les marchés
de la philosophie

Que la bibliothèque
des choses
nous délivre des livres
qui lisent les choses

Que la poésie
invente une chose
que les choses ne connaissent pas

Que le poème qui écrit
le poème
meure
dans la dispersion
de l'alphabet hystérique
de son marteau

Que la rivière qui déborde efface ses
rives jusqu'à une autre rivière

Qu'il faille pêcher contre le vent
car notre appas avance dans le
mouvement du lac à côté de
l'adversaire poussé par le vent

40-
Que nous enduisions
notre visage
de viandes abandonnées
de syllabes de chiens
et de consonnes
extraites de la bouche
des poubelles

> Lise Labrie, *La banquise,* La chambre blanche, Québec, 2003. Photos : Louis Audet.

À l'automne 2009, à la Galerie Lacerte de Québec, un autre sculpteur, complice de l'îlot Fleurie et de l'art social dans le quartier Saint-Roch, Don Darby, qui connaît bien les Indiens, présentait son exposition *In Extremis*. Ses sculptures faites de fils de fer soudés, représentant des animaux comme l'ours polaire, la grue du Canada ou la grande baleine bleue, participent à la bataille pour la survie de la Terre-Mère et au respect de l'esprit des animaux chez les Autochtones.

Fidèle dans son parcours de création à l'éthique amérindienne, compagne un temps de l'Art Aventure de Domingo Cisneros puis des transes poético-chamaniques du poète Serge Pey et Lise Labrie du Bic. Pey, que l'on a vu en duo avec Lise Labrie au Lieu, centre en art actuel, ainsi que de passage à Mashteuiatsh lors de *La caravane de la parole* en 2008, scande une puissante autochtonie européenne comme en font foi ses *Extraits de poèmes stratégiques pour les Indiens métropolitains de Bologne* dans ce numéro.

> Lise Labrie et Serge Pey, *Oc-Hauc, géographie métaphysique,* Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 2003. Photo : François Bergeron.

Que chacun de nos gestes
soit le théorème exact
de la géométrie
d'un éclat
de rire exact

Que nous vomissions
des étoiles
pour apprendre à
la nuit à parler

Que nous bégayions
pour faire un trou
où tombera l'oreille
qui devra ramasser
sa langue
pour parler

Que ce qu'entend l'ennemi ne soit pas
ce que nous entendons car si nous
crions c'est nous qui entendons nos
cris plus forts que ceux de l'ennemi

41-
Que l'on s'habille
avec la mue du serpent
la queue du lézard
et la veste déchirée
du loup

Que l'on se déguise
dans le vêtement absolu
de notre disparition

Que l'on prenne la lune
pour remplacer
notre tête
au-dessus de l'arbre
dont on a coupé les bras

Qu'un oiseau sorte
de notre bouche
comme une carte truquée
dans le poker
de la lumière

Que nous marchions
en nous appuyant
sur le canon de notre fusil renversé
pour laisser croire que nous boitons
ou que nous avons trois pieds
ou que nous sommes trois
chacun avec un pied

42-
Que nous armions
la mitraillette
à silence du chat
et la grenade
du vautour
en convoquant
les témoins
du tribunal des poèmes
qui prononcent
la libération
de ses libertés

Que nous levions l'impôt
sur la mouche parfaite
qui nettoie notre plaie imparfaite
remplie de pourrissements

Que l'ennemi
imite son propre reflet
dans un miroir
mangé par les vers qu'il récite

Que le poème
soit toujours le produit
d'une putréfaction légale de la
légalité qu'il n'a pas choisie

43-
Que nous cousions
notre corps tout entier
dans les plumes
d'un corbeau

Que notre stratégie
soit à un couteau
contre dix couteaux
et notre tactique
dix couteaux
contre un couteau

Que si nous n'avons pas
de couteau nous cherchions
quand même la pierre
qui aiguisera le couteau

Car jamais les commencements
commencent
où nous les voulons :
après le couteau
ou avant la pierre à aiguiser le
couteau
ou avant et après
ce que nous voulons trancher
ou encore
pendant le couteau
qui coupe
le couteau

44-
Qu'on se recouvre
d'excréments
et de terre
de pets d'oiseaux
et de vesses
de boucs

La liste des artistes pourrait s'allonger indéfiniment. Je pense spontanément à l'oralité d'un Jean-Yves Fréchette lors de *La caravane de la parole*, à Loco Locass avec Samian ou à Chloé Sainte-Marie avec Joséphine Bacon, sans oublier les Arthur Lamothe, Gilles Carle, Robert Morin, Richard Desjardins, Robert de Monderie, Martin Bureau et Luc Renaud. De nombreux intellectuels des sciences humaines et de la littérature n'écrivent plus *sur* les Indiens comme un objet d'étude, mais *pour* eux, *parmi* eux et *en dialogue* avec eux. Je salue ici les Jean-Jacques Simard, Denys Delâge, Jean-Pierre Sarawaya, Roland Viau, Serge Bouchard et plus particulièrement mon complice d'Espace 400e, décédé récemment, Bernard Arcand. Il en va de même pour l'écrivain Louis Hamelin et la poète Laure Morali dont les projets d'*Aimititau !* à Mashteuiatsh et à Gépèg et *Nashish katunanu* à la Pointe-aux-Indiens sur la rivière Unamen (Romaine) nous font parcourir ensemble un sentier d'humanité.

À l'instar de Morrisseau, dans un essai intitulé *Un Huron-Wendat à la recherche de l'art*, j'ai écrit en 2000 : « Par ces étonnantes manipulations des symboles, les chasseurs-chamans-guerriers de l'art transposent (et ravivent) la vision du monde commune aux Indiens des Amériques. Ils les métamorphosent en enjeux collectifs de l'art actuel occidental. Finalement, si tous les artistes étaient, dans la logique iroquoienne de l'adoption, tous des Indiens[3] ? » J'adhère toujours à cette perspective.

> Serge Pey et Chiara Mulas, performance dans le cadre de l'événement *Os brûlé* 3, Chicoutimi, 2008. Photo : Eruoma Awashish.

3 Guy Sioui Durand, « Un Huron-Wendat à la recherche de l'art », dans Guy Bellavance (dir.), *Monde et réseaux de l'art : diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain*, Montréal, Liber, 2000, p. 223.

Que notre drapeau
soit trempé
dans un fumier
de cri noir

Parce que nous n'avons pas de
drapeau

Parce qu'en enterrant nos souliers
on fait pousser
un chemin
qui marche au-dessus
de la terre

Parce que nous organisons l'évasion
des morts en mangeant de la lumière

Parce que nos souliers
sont pleins de pieds
qui n'ont pas encore
commencé à marcher

45-
Que nous puissions grogner
comme le porc
qu'on égorge
dans les porcheries
de la lumière
et hurler comme
des loups
avec les empreintes
de la neige

Que nous allaitions
les rochers
quand nous rampons
sous la montagne
de la guerre

Que la nuit dialectique renverse
le mouvement de notre mouvement
dans les intervalles
de la lumière

Parce que nous avons gagné nos
défaites
Parce que nos défaites
ont des raisons
que la victoire
ne connaît pas

Parce que ce que nous perdons se
situe en dehors des catégories de la
victoire et de la défaite

Que notre défaite soit parfois plus
grande que la victoire de l'ennemi si
elle écrit le poème d'espérance que la
victoire de l'ennemi n'écrit pas

46-
Qu'on puisse continuer
à siffler
quand nous marchons
sur nos os
dispersés
comme les feuilles
d'un arbre perdu dans le squelette
des lumières

Que les coïncidences soient les pires
ennemies de la vérité des poèmes et
des choses

Que parfois nous ayons la nécessité
de supprimer les obstacles qui nous
séparent de nos bûchers

Que notre sifflet féconde
les bouches des pères que nous avons
enfantés

Que notre vie accouche
de la mort
dans la mort et notre mort des
naissances dans la naissance

Que nous ayons de vieilles armes
venues de l'avenir qui font des trous
neufs au milieu de notre mort

Que l'Histoire bégaie
pour raconter deux histoires
qui un jour la feront trébucher

47-
Qu'on se recouvre
de plumes de verre
dans le nid bouillant
du hibou

Car il faut toujours
commencer
par le milieu de la chose
pour recommencer
la chose
même si les commencements
viennent de devant nous
et jamais dans notre dos

Même si l'enfer
est un enfant
qui joue au trictrac
dans l'infini
des jeux qui jouent contre eux-mêmes
et que nous sommes
la chose
de leur recommencement

Même si les jeux jouent sans joueurs
sans vainqueurs ni perdants
et que nous sommes
le milieu
que la chose a choisi
et qui veut
se recommencer
sans nous au milieu de la table du jeu

Les néo-Indiens

Un phénomène sociologique d'expérience de masse ravive en ce début de XXIe siècle la fascination pour et, par cela, l'expansion étonnante de l'imaginaire autochtone dans les consciences et dans certaines conduites-situations. Ce sont les néo-Indiens. Qu'en est-il vraiment ? La réponse vient peut-être des anciens chamans dont les artistes sont les relais.

L'exposition de photographies *Rendezvoused* de l'artiste indien du Wisconsin Tom Jones à la galerie Ça Frascari dans le cadre des activités collatérales de la dernière *Biennale de Venise*, la mission photographique *Amalgat*, dans les *rainbows*, pow-wow, *sun dances* et autres rassemblements spirituels et festifs au Québec, devenue une belle exposition et un intéressant catalogue, et les photographies rapportées de France par la conteuse wendat traditionaliste Yolande Picard de Wendake documentent visuellement les éléments d'un phénomène sociologique plus vaste parce qu'appartenant à une osmose entre quête spirituelle et culture de masse : les néo-Indiens, dont traite d'ailleurs l'ouvrage des anthropologues Galinier et Molinié *Néo-Indiens : une religion pour le XXIe siècle*.

> Tom Jones, *Rendezvoused*, *Biennale de Venise*, 2009.

Ces « Blancs plus Indiens que les Indiens » dont certains ne font que du tourisme en milieu autochtone, d'autres se déguisant les week-ends, d'autres aussi participant à des rituels au son des tambours et sous la tente suante, d'autres encore croyant aux prophéties apocalyptiques, sorte de symbiose du monde indien au passé révolu mais remodelé au style *new age* – et récupérées par le cinéma d'Hollywood, comme c'est le cas de la prophétie de l'an 2012 – prétextent également de grands *raves* techno comme à Tiotihuacan au Mexique ou des fêtes plus hippies dans les *rainbows* en terres de Gépèg.

Le phénomène n'est pas nouveau. Rappelons-nous qu'à la fin du XIXe siècle, la photographie, le cinéma, le cirque et les spectacles à grands déploiements réinventent la dualité « sauvage peau-rouge » versus « homme blanc civilisé ». Le duo de l'Indien et du cow-boy naît. Les Indiens, en mode de survivance dans les réserves, vont eux aussi « jouer aux Indiens et aux cow-boys » du Far West ! Ils posent dans leurs apparats pour les portraits photographiques d'une Edward S. Curtis. Le grand chef Sitting Bull lui-même, ainsi que le rebelle métis Gabriel Dumont, compagnon de Louis Riel, s'engagent et partent en tournée, au Canada jusqu'à Québec et en Europe, avec le *Wild Wild West Show* de William Coody alias « Buffalo Bill » ! Profitant de la tradition iroquoienne de l'adoption comme chef honoraire, de plus en plus de Blancs se font photographier en costumes et avec des chefs de bandes – comme l'illustrait l'une des bannières photographiques reproduisant l'œuvre du peintre Thieckle de l'exposition *Tehariolin : Zacharie Vincent et ses amis* à l'Espace 400e en 2008. Un des cas les plus notoires sera celui de l'Anglais Franck Lascelles, directeur artistique des fêtes du 300e anniversaire de la ville de Québec en 1908. Il avait tenu à être investi chef iroquois du nom de Tehonikonraka

Photos : Yolande Picard (sauf mention contraire).

(Homme aux ressources infinies) par cinq chefs qui lui remirent un collier de *wampum* ! Un village de tipis accueillit les Indiens de tout le continent. Jugeant les Indiens du Gépèg trop pauvres, Lascelles introduisit ceux des Prairies, renforçant du même coup le stéréotype de l'Indien à plumes, pour jouer les tableaux de reconstitution historique. On verra par la suite plusieurs personnalités, souvent des Européens, s'afficher comme Indiens. Le plus célèbre de tous est Sir Archibald Delawney alias « Grey Owl ». Dans les années soixante-dix, la résurgence de la question amérindienne sur les plans politique et artistique verra aussi la célèbre maison européenne d'édition d'art d'avant-garde Taschen remettre en vogue les photographies d'Indiens prises par Curtis jusqu'alors, comme les Indiens, tassées dans l'ombre de l'oubli. Le phénomène n'est pas nouveau. C'est l'ampleur qu'il a pris qui l'est. Et il n'est pas à sens unique.

Certains aînés ont exprimé cette pensée généreuse : selon eux, on aurait affaire avec les néo-Indiens à des passages chamaniques rééquilibrant le sens de l'humanité et le respect des esprits ; complices et néo-Indiens seraient en quelque sorte des « corps vivants » dans lesquels les esprits des anciens Indiens morts sans sépulture – les épidémies de maladie au contact des Européens ayant été si dévastatrices en si peu de temps – auraient trouvé refuge !

« Tous des *Indiens, Indians*, *Indios*. » Une belle vision, n'est-ce pas ? «